

Jean-Claude Noël

La Tête d'obsidienne

Inédit

La Tête d'obsidienne paraît en février 1974 dans la collection blanche chez Gallimard.

Deux événements sous-tendent le livre :

- La mort de Picasso en mars 1973. C'est l'argument de l'ouvrage.
- L'exposition du *Musée imaginaire* « incarné » d'André Malraux cette même année, à la Fondation Maeght de Saint-Paul-de-Vence.

Pour conduire sa conclusion, Malraux choisit deux objets d'art que tout semble opposer :

- **Une idole des Cyclades**, appartenant à Picasso, blanche, siège farfelu du pouvoir créateur de l'Homme qui passe et repasse depuis les cavernes, le « Petit Bonhomme »...
- **Une tête de mort aztèque**, noire, en obsidienne, matière de sacrifice, symbole de mort mais puissante œuvre d'art. Elle n'appartient pas à Picasso, mais rappelle sa terrible tête de mort en pierre.

Les deux objets sont indissociables dans la lecture de la fin du livre, confrontés, associés en contrepoint. Finalement confondus sur la tombe de Picasso¹, le sens de leur dialogue est limpide.

¹ Un petit manuscrit, portant le titre *Le Crâne et le dialogue de la création et de la métamorphose*, a été offert par Malraux à Pierre Bockel (Claude Travi, *Dits et écrits*).

Ces deux petites œuvres ont-elles une existence réelle ou ont-elles été imaginées pour le développement du livre ?

Transformé lors de son intégration par Malraux dans *Le Miroir des Limbes*, le livre n'a pas suscité un grand intérêt auprès des maîtres d'œuvre de l'édition en Pléiade.

Quand l'édition des livres sur l'art s'est déployée, le mal était fait. Il n'a pu qu'être reconnu l'importance de *La Tête d'obsidienne* pour la réflexion finale et son rôle dans l'architecture définitive du cycle de *La Métamorphose des Dieux*.

En toute logique, dans ce contexte, la question de la tête réelle éventuelle, invisible, introuvable dans les collections des musées de Mexico a été réglée rapidement, paresseusement, sans états d'âme : Malraux a, une fois de plus, inventé l'objet dont il avait besoin. Quelques faits et quelques témoignages attestent le mensonge :

- la tête noire est introuvable dans l'œuvre de Malraux (*Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, *Voix du Silence*, etc.) qui reproduit par contre partout la célèbre tête de cristal (Musée de l'Homme ou British Museum),
- et puis, Sophie de Vilmorin est formelle, comme d'autres...

Certains malrucciens, peu convaincus de l'importance et de la beauté du livre, vont théoriser sa mystification : *l'écrivain a le droit* d'imaginer ce symbole, il a le droit de transformer le cristal en obsidienne ! La question est close !

Pourtant plusieurs éléments exigent de s'interroger :

- Malraux en art est précis. Sa mémoire est aigüe. Il n'invente rien, il respecte les œuvres (où peut-on trouver dans ses écrits une autre mystification de ce genre ?).
- La Tête de cristal ne convient pas au sens tragique que Malraux assigne à la tête de mort, et à sa matière noire, matière des couteaux de sacrifice aztèques qui servaient à

arracher les cœurs², matière de terreur, matière métaphysique. Les crânes en cristal ont quelque chose de trop fin et d'esthétique. Par ailleurs, ils sont apparus plus tard comme des faux du XIX^e siècle...

Il peut sembler alors évident que Malraux a vu une tête en obsidienne. Une piste s'impose :

1952, grande exposition d'art mexicain au Musée d'art moderne de Paris, de mai à juillet ; commissariat général Jean Cassou et Fernando Gamboa. Parmi les personnalités remerciées pour leur apport, Jacques Soustelle, Paul Rivet, Jacques Jaujard (Directeur général des Arts et Lettres), Georges Salles (Directeur des Musées de France).

Cette exposition a un retentissement immense. Elle est la traduction d'une volonté de rapprochement des deux gouvernements.

N° 561 du catalogue :

Crâne d'obsidienne,

11 x 0,084, collection Robert Woods Bliss,

Washington, art aztèque, Texcoco, Mexique

L'œuvre est photographiée par Gisèle Freund dans le catalogue (photo jointe, n° 1)

Un livre très officiel de Christine Frérot, *Echanges artistiques contemporains entre la France et le Mexique*, paru en 1996 à l'Harmattan évoque ainsi André Malraux : « Dans le cadre de la création d'une commission mixte de coopération franco-mexicaine, décidée au cours du voyage du Président mexicain Lopez-Mateos en France en mars 1963, les grandes expositions de 1952 et de 1962 à Paris – qu'avait souhaitées Malraux – sont évoquées ainsi que le succès qu'elles ont remporté auprès du public français. »

² Malraux évoque le mystère de l'obsidienne dans le film de Jean-Marie Drot, *Journal de voyage – la*

En 1954, un album paraît à Genève :

Mexique précolombien, texte de Paul Rivet, photographies de Gisèle Freund, éditions Ides et Calendes, Genève et Paris.

Parmi les meilleures œuvres de l'exposition de 1952, la tête est encore là, différemment éclairée, terrifiante, à la hauteur de sa « responsabilité » dans le livre de Malraux, toute petite mais monumentale grâce à la photographe (photo jointe n° 2).

Peut-on imaginer que Gisèle, amie très proche de Malraux, ne lui offre pas son album magnifique, dont elle devait à juste titre, au moment où Malraux édite ses livres sur l'art, être très fière ?

En guise de conclusion provisoire, quelques éléments de l'enquête doivent être pris en compte :

- Malraux était à Paris pendant toute la durée de l'exposition ;
- Madeleine ne se souvient de rien ;
- L'œuvre aztèque n'a pas été reproduite dans *le Musée imaginaire de la sculpture mondiale*, malgré la proximité des dates (achevé d'imprimer du livre : novembre 1952) ;
- Ni le catalogue de l'exposition de 1952, ni l'album de Gisèle Freund ne figurent dans la collection des livres d'art de Malraux offerts à Beaubourg par Florence et Madeleine Malraux ;
- *La Tête* est retournée à Washington. Elle n'est, à ma connaissance, plus apparue depuis.

Il n'y a pourtant aucun doute.

Jean-Claude Noël

Texte mis en ligne le 30 mai 2009 et complété le 8 mars 2010.



Photo n° 1

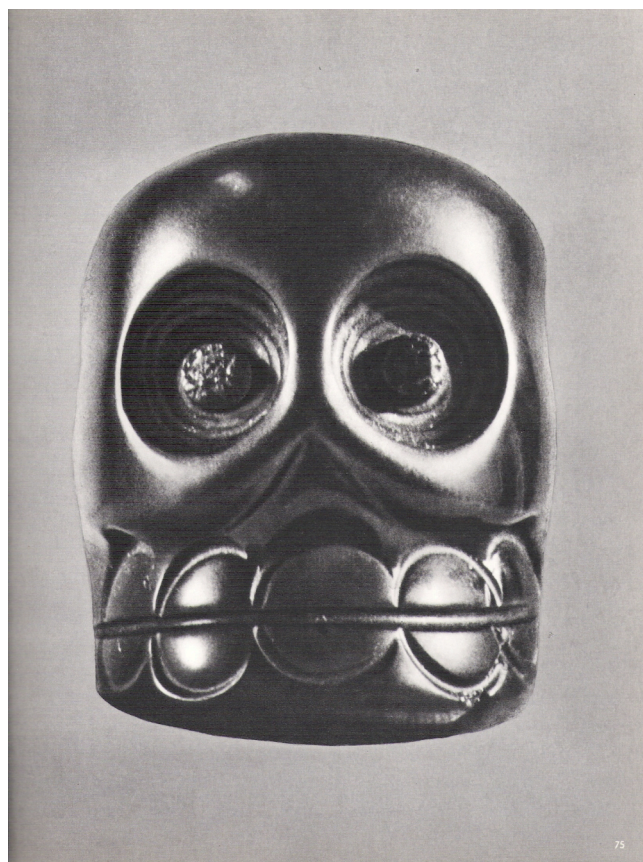


Photo n° 2